

Christian Doumet

La décharge des années lumière

Christian Doumet est né en 1953. Il vit à Paris. Il est l'auteur de plusieurs livres de poèmes (*Horde*, Obsidiane, 1989 ; *Horde, suite*, Obsidiane, 1997 ; *Illettrés, durs d'oreille, malbâtis*, Champ Vallon, 2002), de récits en prose (*Traité de la mélancolie de Cerf*, Champ Vallon, 1992 ; *Vanité du roi Guitare*, 2000 ; *La Méthode Flaming*, Fayard, 2001), d'essais sur la musique et la poésie. Un prochain livre, *Rumeurs de la fabrique du monde*, est à paraître en 2004 aux éditions José Corti.

Ici où les terres inclinées se rassemblent
Forment caillou, fresque, chevaux avec le souffle
La rage, la touffe agitée

Ici qu'aucune demeure ne creuse plus
Ne contient aucun nom

Ici commence la décharge des années lumière

Calt! Calt! Calt!

Corbeaux sur la nuée

Oiseaux panique, cinéma sans relâche

À mesurer, à gloser les indices de la misère des pentes

Vont s'en vont la décharge

Traînant par osselets (quatre, cinq)

Par fil de fer (sans étiquette)

Le cliquetis de leur futur empaillement

○

Laissent filer jusqu'au fond de la cuve sans bords

Tendent le *troa! troa!* des charognards

Puis remontent

Aveuglés

Sang dans l'œil

Leur goudron dans la main

Et le suint du revenir par petite lèche au corps

Enduits, freux, corvidés, tous réchappés de nuit

Égarés comme de jour

Inquiets tournoient la cuve par où sortir

○

Un siècle cul-de-jatte, un siècle et demi
Condamné à achopper du bec sans repos, sans réponse
Guidé seulement par le courant, par le coupant des eaux
Ici cascade –

 Ils pensent encore lointaine

(Mais est-ce que pensent les projectiles
Les boulets
Les saisons pétrifiées
Dans ce dernier état de matière à baliste)

○

Oiseaux pente nuées
Avec ces grandes lanières de vide
Où errer les troupeaux

L'air passe entre

Et même si d'autres mots tournoyaient dans la cuve
 Décharge monde cascade

L'air passe entre

Au tranché
Au tremblé
À l'incertain masqué toujours de couleurs abondantes

○

Vont boire
Vont rebander en eux le ressort des torrents
Ces injures qu'ils déversent tout au long
Cinquante mille années de précipice à haine
Le temps que leur poussent deux énormes sourcils
Levés par étonnement d'être là
Sans pied
Au rebord d'un bassin
Et d'y pencher son œil

○

Qu'est-ce que mais qu'est-ce

Le nommable est sans forge sans éclairs

Gongue plutôt ton caillou creux

Avec les cataractes

Un ciel tombe sur le parquet

Égrenant au passage les sonnailles d'un troupeau vertical

○

L'eau on peut croire elle n'en viendra jamais à bout

L'usante pluie

Une main resserrée sur ses fronces

L'autre furetant par la lande

Cherche le déversoir

Monde aveugle d'aveugles volées

Acteurs en non-parler

○

Le temps dure d'un peu de tarissement

Juillet le soir que défricher à bras

À serpes d'étourneaux

Et peu à peu

Coulée amenuisée

Puis menuisée

La voix reviendrait à sa gorge

Y nidifier

Y sommeiller

○

Deux ailes sont deux oreilles

À remarquer les froissements de nuages de parole de vent

Mais que s'enroue la voix du temps-qui-coule

Que toussent dans le lignage les ossements bridés de

vieilles arthroses à clous, à rivets :

Rien

Sourds

Rien

○

Les géants poussiéreux de compagnie Hésiode
Ils grognent dans les fentes
Avec le borborygme des cascades
Draïe!
Même colère phréatique
Même digestion

À l'entrée de la bouche ils bataillent
Sourds au-dedans
Abrutis
Ils broussaillent
trente-six mains gelées
Maintenant que des fruits à jus rouge y pendent

○

Hypertrophié cheval traversant une lumière d'embruns
Par-derrière lui
Efface croupe
Jambes
La dorsale enflammée – ailerons, pays volé

Bête regagne au pré la fresque
Plus agitée et plus paroi
Plus nerf plus trait

Quel charbon photographique fardant quelle foudre
Dessine l'œil si inquiet d'autre chose que soi

○

L'élémentaire le mouvant

Quelques vestiges de crin
Pris dans les barbelés

Folâtre agitation de crépuscule tandis

Qu'en haut du champ
À coudre à découdre ses lambeaux clairs
La vie reprise

○

Tas de charbon
Est-ce que suffit à regermer la vie
 De cet aveugle
Tas de silex
 Tas
Épaulant peu à peu une forme
 Hors de sa forme
Corps d'étoiles durcies

À la fenêtre l'unique œil remuant du soupçonneux

○

L'animal aux bottes lourdes
Fatigué d'être lui

Hiver remonte
Sous ses pas les broussailles
Comme épaissir l'opacité de son sous-sol

Le conduit un petit dieu d'épaule :
 Son fourchu parler
 cogné au noir
De ce peu embué jusqu'aux dernières maisons

Il entre passe la pierre de la délivrance
Voici l'homme aux abris

Maintenant les rois à quatre pieds peuvent tambourer leur gigue
Compisser le roc
 Possessivement
Feuler maquis
Maquisards au grand jour
 Tout grisant tout ramifiés tout ramage du sang
 Râ ! Forêt dehors !